



**HAL**  
open science

**UNE TRADUCTION DU TRACTATUS DE SPERA  
DE JEAN DE SACROBOSCO PAR MAXIME  
PLANUDE OU SON ENTOURAGE**

Victor Gysembergh

► **To cite this version:**

Victor Gysembergh. UNE TRADUCTION DU TRACTATUS DE SPERA DE JEAN DE SACROBOSCO PAR MAXIME PLANUDE OU SON ENTOURAGE. *Sine fine. Studies in honour of Klaus Geus on the occasion of his sixtieth birthday*, pp.325-335, 2022. hal-03830112

**HAL Id: hal-03830112**

**<https://cnrs.hal.science/hal-03830112>**

Submitted on 30 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE TRADUCTION DU *TRACTATUS DE SPERA* DE JEAN DE  
SACROBOSCO PAR MAXIME PLANUDE OU SON  
ENTOURAGE\*

*Victor Gysemergh*

Il y a plus de 120 ans, ANTON ELTER attirait l'attention sur un traité astronomique en quatre livres, dont il avait découvert le texte intégral, sous le titre Ἀρχύτου τοῦ Μαξίμου κυκλικῆς θεωρίας μετεώρων κτλ., dans un manuscrit de Milan, Veneranda Biblioteca Ambrosiana, D 27 Sup., f. 81<sup>r</sup>-115<sup>r</sup> (désormais désigné par le sigle M)<sup>1</sup>. Les f. 1-115 de M ont été copiés au XV<sup>e</sup> siècle par un anonyme dont STEFANO MARTINELLI TEMPESTA a identifié la main dans des restaurations de l'Ambrosianus S 61 Sup., f. 4-43, 60-69 et 166, et dont l'écriture présente des similitudes avec celle de Michel Apostolis sans pour autant lui être identique<sup>2</sup>. ELTER rappelait d'ailleurs que le texte en question avait déjà été signalé par ATHANASIOS PAPADOPOULOS-KERAMEUS dans un manuscrit de Lesbos qui le transmettait en partie, Monê tou Leimônos, 108, f. 17-22 et 77 sq. (désormais sigle L)<sup>3</sup>. Il ignorait en revanche le signalement par PAPADOPOULOS-KERAMEUS de deux autres témoins de ce texte, préservé intégralement dans un manuscrit aujourd'hui conservé à Athènes, Ethnikê Bibliothêkê tês Ellados, Metochion tou Panagiou Taphou 317, f. 1<sup>r</sup>-15<sup>v</sup> (désormais sigle A)<sup>4</sup>, et partiellement dans un manuscrit de Jérusalem, Patriarchikê bibliothêkê, Panagiou Taphou 267, f. 1<sup>r</sup>-9<sup>r</sup> et 47<sup>v</sup>-51<sup>r</sup>

---

\* Lors de mon séjour auprès de lui dans le cadre d'une bourse de la Fondation Alexander-von-Humboldt, KLAUS GEUS m'a notamment permis, grâce aux subsides de recherche accordés par la Fondation, d'acquérir en 2017 des images du manuscrit de Milan sur lesquelles j'ai commencé à étudier le texte présenté ici. Puisse mon texte constituer un modeste témoignage de ma reconnaissance pour sa parfaite hospitalité et pour la générosité avec laquelle il a partagé, et continue de partager, son trésor de connaissances.

Le texte grec a fait l'objet d'une première présentation à l'atelier «Pseudopythagorica VI» organisé par LUC BRISSON, TIZIANO DORANDI et CONSTANTIN MACRIS (29-30 novembre 2017): je suis obligé à tous les participants de leurs questions et remarques. DIDIER MARCOTTE, FILIPPOMARIA PONTANI, ANNE TIHON, et NIGEL WILSON ont relu par la suite de premières versions de mon étude et y ont apporté d'importantes clarifications: qu'ils en soient chaleureusement remerciés. Je demeure seul responsable des erreurs et défauts qui pourraient subsister.

<sup>1</sup> ELTER 1899, col. 45-48 contiennent une transcription du début du traité.

<sup>2</sup> MARTINELLI TEMPESTA 2013, 120. Sur le scriptorium crétois de Michel Apostolis, cf. WITTEK 1953, 290-297; sur les manuscrits qu'il a écrits, cf. aussi MIONI 1976, 296; GAMILSCHEG et al. 1997.

<sup>3</sup> PAPADOPOULOS-KERAMEUS 1884, 85-86.

<sup>4</sup> PAPADOPOULOS-KERAMEUS 1899, 290-293.

(désormais sigle H)<sup>5</sup>. Comme noté par PAPADOPOULOS-KERAMEUS, les f. 1-15 de A datent du XVI<sup>e</sup> siècle et sont probablement de la main de Damascène le Studite (ca. 1500-1577), et le f. 1 porte une marque de possession de Dosithée II, patriarche de Jérusalem (1669-1707)<sup>6</sup>. L et H datent du XVIII<sup>e</sup> siècle et ont en commun de ne contenir que les livres 3 et 4, entre lesquels s’intercale une Εἰσαγωγή εἰς τὰς κοσμογραφίας, écrite en 1680 par un Ἰωάννης Σκυλίτζης qui ne peut pas être l’historien du XI<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. De plus, dans L et H le livre 4 est numéroté par erreur τὸ πρῶτον au lieu de τὸ τέταρτον, ce qui peut s’expliquer par une confusion de Α et Δ en onciales, et semble donc indiquer que leur ancêtre commun contenait des titres en onciales.

Le texte ne paraît pas avoir fait l’objet d’études approfondies malgré la transcription de son début effectuée, à la demande de GIOVANNI VITTANI, par CARLO GIUSSANI à partir du manuscrit M, et donnée au public par ELTER. En raison du titre figurant dans L et M (L omettant d’ailleurs le τοῦ avant Μαξίμου), l’opinion s’est maintenue qu’il s’agirait d’un traité pseudo-pythagoricien<sup>8</sup>. Intrigué par son contenu, j’ai étudié le texte dans les manuscrits A, H et M (je n’ai pas encore eu accès à L).

En réalité, il s’agit d’une traduction du *Tractatus de spera*, rédigé par l’astronome et professeur de la Sorbonne Jean de Sacrobosco – à Paris, à en croire son commentateur Bartholomée de Parme, et donc après 1221. La comparaison des deux préfaces suffit à le montrer<sup>9</sup>:

<p>Μετιέναι δὴ τὰ περὶ τῆς σφαίρας βουλόμενοι, τέσσαρσιν ἤδη τοῖς κεφαλαίοις γ’ ἂν ταυτὶ διαιροῖμεν, λέγοντες  τῷ μὲν πρώτῳ, τί ἂν ᾗ σφαῖρα, τί τὸ κέντρον αὐτῆς, τί ὁ τῆς σφαίρας ἄξων, τί πόλος· πόσαι δὲ αἱ σφαῖραι, καὶ τίς ἡ τοῦ κόσμου μορφή.  τῷ δευτέρῳ δὲ περὶ τῶν κύκλων, ἐξ ὧν ἦδε ξυντίθεται σφαῖρα, καὶ κείνη δηλαδὴ ὑπερουράνιος, ἣτις εἰκονίζεται δι’ αὐτῆς, συγκεῖσθαι τοι νοεῖται.  τῷ δὲ τρίτῳ περὶ τῆς ζωδίων ἐπιτολῆς τε καὶ δύσεως, περὶ τῆς τῶν νυκτῶν καὶ ἡμερῶν ἀνισότητος, καὶ περὶ τῆς τῶν κλιμάτων διαιρέσεως.  τῷ δὲ τετάρτῳ περὶ τῶν κύκλων τε καὶ τῆς κινήσεως τῶν πλανήτων, καὶ περὶ τῶν αἰτιῶν τῶν ἐκλείψεων.</p>	<p>Tractatum de spera quatuor capitulis distinguimus dicentes  primo quid sit spera, quid eius centrum, quid axis spere, quid sit polus mundi, quot sint spere, et que sit forma mundi.  in secundo de circulis ex quibus hec spera materialis componitur et illa supercelestis, que per istam imaginatur, componi intelligitur.  in tertio de ortu et occasu signorum, et de diversitate noctium et dierum, que fit habitantibus in diversis locis, et de divisione climatum.  in quarto de circulis et motibus planetarum et de causis eclipsium.</p>
---	---

Voulant traiter de la sphère, nous pouvons la diviser en quatre chapitres, et premièrement dire ce qu’est la sphère, ce qu’est son centre, ce qu’est l’axe de la sphère, ce qu’est le pôle; combien il y a de sphères et quelle est la forme du monde. Deuxièmement, parler des cercles dont se compose cette sphère-ci, et bien sûr aussi de ceux dont on pense que se compose celle-là par-delà le ciel, de laquelle celle-ci est l’image. Troisièmement, du lever et du

<sup>5</sup> PAPADOPOULOS-KERAMEUS 1891, 327.

<sup>6</sup> Sur la bibliothèque de Dosithée, cf. récemment KONTOUMA 2020, en part. 280-281.

<sup>7</sup> Sur ce traité, qui constitue la première présentation détaillée du système copernicien en langue grecque, cf. NICOLAIDIS 2007, 188.

<sup>8</sup> HUFFMAN 2005, 614-615.

<sup>9</sup> Le texte grec est cité d’après le manuscrit M, le texte latin d’après l’édition de THORNDIKE 1949, 76-117 (*Cycl. Theor.*) (cet ouvrage contient également une traduction anglaise, 118-142). La traduction donnée ici se fonde sur le texte grec. Sur la date de composition du traité de Sacrobosco, cf. *ibid.*, 2.

coucher des signes du zodiaque, de l'inégalité des jours et des nuits et de la différence des climats. Quatrièmement, des cercles et du mouvement des planètes et des causes des éclipses.

Dans l'attente de pouvoir en procurer une édition critique, il ne semble pas utile d'illustrer par de plus longs extraits le fait que ce texte est une traduction du *Tractatus de spera*. La présente note offre cependant l'occasion d'élucider, autant que faire se peut, l'identité de son auteur. Le titre du texte grec livre déjà plusieurs indices. En effet, le nom Μάξιμος invite à penser au plus prolifique traducteur de textes latins vers le grec, Maxime Planude<sup>10</sup>. On observe en outre que le titre de l'ouvrage, qui revient au début de chaque livre, est parfois écrit (comme dans L) Ἀρχύτου Μαξίμου κυκλικῆς θεωρίας μετεώρων κτλ., et même une fois Ἀρχύτου Μαξίμου κυκλικῆς θεωρίας μετεώρων κτλ. (M, f° 13<sup>v</sup>)<sup>11</sup>. Ces graphies suggèrent qu'une faute d'iotacisme a corrompu le titre tel qu'il figurait dans l'archétype, et qui devait être: Ἀρχὴ τοῦ Μαξίμου κυκλικῆς θεωρίας μετεώρων κτλ.

Or l'étrange expression κυκλικὴ θεωρία μετεώρων (pour rendre *de spera*, «sur la sphère») apparaît également dans la tradition du titre du traité astronomique de Cléomède. Plus précisément, elle y apparaît pour la première fois dans un manuscrit d'Édimbourg, National Library of Scotland, Adv. 18. 7. 15. Ce manuscrit contient le traité astronomique de Cléomède et fut copié en 1290, en majeure partie par Maxime Planude<sup>12</sup>. Il s'agit, autrement dit, d'une expression planudéenne.

De surcroît, l'hypothèse que le traducteur pourrait être Maxime Planude est cohérente avec les centres d'intérêt connus de cet auteur, en l'occurrence tout d'abord l'astronomie et les sciences mathématiques<sup>13</sup>, mais aussi en second lieu la poésie puisque le *Tractatus de spera* contient de nombreuses citations en vers. Dans cette hypothèse, la désignation de l'auteur comme Μάξιμος indiquerait une période de rédaction postérieure au 10 avril 1283, date à laquelle Maxime avait abandonné depuis peu son nom de baptême Manuel<sup>14</sup>. Au moins une autre traduction du traité latin fut entreprise sensiblement à la même époque, à savoir la version florentine réalisée par Zuccherò Bencivenni en 1314 (c'est-à-dire peu de temps après le décès de Planude)<sup>15</sup>, tandis qu'une première version allemande fut achevée par Konrad von Megenberg dès 1350 environ<sup>16</sup>. L'absence de toute référence à l'auteur latin du traité *De spera* ne fait pas difficulté non plus: en effet, la grande majorité des manuscrits latins les plus anciens ne comportent pas le *titulus* indiquant l'auteur (cf. p. 76 THORNDIKE, *in apparatu*).

Pour corroborer l'hypothèse qu'il s'agit d'une traduction par Maxime Planude, nous pouvons citer un cas analogue, la première version de la traduction des

---

<sup>10</sup> Pour une présentation récente de l'activité philologique de Maxime Planude, cf. PONTANI 2015, 409-415.

<sup>11</sup> Cette observation est due à ANNE TIHON (*per litteras*, 28 mai 2018).

<sup>12</sup> Cf. TODD 1985, en part. 252-253.

<sup>13</sup> En particulier, la traduction du *Commentaire du Songe de Scipion* par Planude était également motivée par un intérêt pour l'astronomie, cf. SCHMITT 1968, 137.

<sup>14</sup> Cf. Plan. *Epig.* 12 TAXIDIS.

<sup>15</sup> Cf. RONCHI 1999, not. 19 et 21 pour la date.

<sup>16</sup> Cf. BREVART 1979, 10.

*Disticha Catonis* par Planude, manifestement rédigée à un âge où celui-ci ne maîtrisait pas encore parfaitement le latin<sup>17</sup>. Ce texte, transmis par un seul manuscrit datant, comme notre plus ancien manuscrit M, du XVe s. (Munich, Bayerische Staatsbibliothek, gr. 551, f. 117-120), présente de nombreuses inexactitudes de traduction et manque parfois d'élégance. La traduction des *Disticha Catonis* a bien entendu fait l'objet d'une révision qui connut une grande diffusion, ce qui ne paraît pas avoir été le cas de notre texte.

L'absence de révision et la faible diffusion d'un texte comme le nôtre peuvent s'expliquer par les progrès importants des connaissances astronomiques dans l'Empire Byzantin au tournant du XIVe siècle, avec notamment la *Stoicheiōsis* de Théodore Métochite<sup>18</sup>. Dans ce contexte, réviser la traduction du traité de Sacrobosco n'était sans doute pas une tâche prioritaire pour Planude et ses contemporains, malgré le statut de texte classique qu'acquerrait déjà ce traité dans les universités ouest-européennes. Cependant, des brouillons ont pu survivre à la mort du maître (tout le monde n'a pas la prudence de faire brûler ses inédits!), et rencontrer plus tard l'intérêt de quelque érudit porté à en prendre copie pour lui-même. En l'occurrence, l'intérêt pour ce texte peut s'expliquer, dans le cas de M, par la tendance du scriptorium de Michel Apostolis à copier tout ce qui survivait de la littérature grecque antique (et donc «Archytas»)<sup>19</sup>, et dans celui de A, par l'intérêt de Damascène le Studite pour les sciences<sup>20</sup>. Les manuscrits A et M portent d'ailleurs dans leurs marges les traces d'un ou plusieurs lecteurs attentifs.

Toutefois, comme nous l'illustrerons plus bas, la traduction présente des particularités qu'on hésite à attribuer sans réserve à Maxime Planude, même en supposant qu'il puisse s'agir d'un ouvrage de jeunesse. Il est également possible que la traduction ait été réalisée par un ou plusieurs élèves ou collaborateurs de Maxime Planude, avec la participation du maître ou sous sa supervision. Quoi qu'il en soit, l'auteur – individuel ou collectif – de la traduction, dont nous pouvons placer le nom entre guillemets («Maxime»), paraît avoir procédé à la manière du grand savant.

En effet, nous pouvons relever dans le texte grec des éléments qui évoquent la manière de Maxime Planude dans le style et la méthode de traduction. Son style n'a jamais fait l'objet d'une étude systématique portant sur l'ensemble de son œuvre, mais M. PPATHOMOPOULOS a souligné les tendances suivantes, qui sont à l'œuvre en particulier dans ses traductions<sup>21</sup>:

- L'usage de néologismes,
- L'emploi de termes rares ou archaïques,

---

<sup>17</sup> Cf. ORTOLEVA 1992, v-vii; xii-xviii; l'ouvrage de PPATHOMOPOULOS 2010 contient également des remarques à ce sujet et une nouvelle édition de cette version, mais nous n'avons pas pu le consulter.

<sup>18</sup> Sur la Renaissance paléologue dans les sciences, cf. TIHON 2013, en part. 196 sq. (avec bibliographie ultérieure).

<sup>19</sup> Sur cette tendance qui suggère un projet intentionnel de transmission de l'héritage antique, cf. WITTEK 1953, 293.

<sup>20</sup> Sur l'intérêt de Damascène le Studite pour les sciences, cf. NICOLAÏDIS 2018, 183-184.

<sup>21</sup> Cf. PPATHOMOPOULOS 1999, xlix-liiii.

- L'accentuation du caractère poétique du texte,
- L'amplification.

On retrouve dans notre texte toutes les tendances décrites par PΑΡΑΘΗΜΟΡΟΨΟΛΟΨ, qu'on peut illustrer par l'emploi:

- De néologismes servant à rendre les termes techniques latins (par exemple αὔξη pour *aux*, διαφέρων pour *deferens*, et παλινόστησις pour *retrogradatio*) ou de sens néologiques (τόξον pour *arcus* signifiant «arc de cercle» ou encore διόρθωσις pour *directio*)<sup>22</sup>,
- de termes poétiques dans les passages en prose (par exemple χαμερπής, «rampant»),
- de termes techniques rares (par exemple δρωπακίζω, «épiler à l'onguent»),
- d'autres formes s'écartant de la norme de la prose attique comme la particule περ, la forme ἐς au lieu de εἰς, le pronom datif masculin singulier οἱ, la forme αἰεὶ au lieu de ἀεὶ, ou encore le datif pluriel ionien τούτοισιν.
- de tournures affectées voire précieuses comme l'abondance de particules et le recours fréquent à des formes de duel, déjà relevés par ELTER<sup>23</sup>.
- d'amplifications du texte latin, comme l'exemple commenté ci-dessous du mot *versus* (p. 103 THORNDIKE) rendu par une périphrase recherchée.

La tendance au néologisme ne révèle pas nécessairement une méconnaissance de la terminologie astronomique grecque. Au contraire, elle paraît s'inscrire dans une volonté délibérée de décalquer la terminologie astronomique latine. En effet, «Maxime» crée, pour bon nombre de termes techniques, des calques qui semblent fondés sur des critères principalement phonétiques et étymologiques, aux dépens du sémantisme des langues grecque et latine: par exemple, le sens de *directio* «direction» n'est guère compatible avec le sémantisme usuel de διόρθωσις (calque étymologique), de même que διαφέρων (calque phonétique avec une dimension étymologique) rend mal le sens de *deferens* «déférent». De la part d'un traducteur qui maîtrisait pleinement les ressources de la langue grecque, de tels choix de traduction révèlent ainsi l'intention de restituer dans toute son altérité, voire son exotisme, le classique de l'astronomie ouest-européenne qu'était déjà en train de devenir le *De spera*. Cette démarche présente au reste des points communs avec celle du traducteur anonyme du *Traité de l'astrolabe* du pseudo-Messahalla, lequel, manifestement soucieux de «serrer au plus près le texte-source» (comme l'écrivaient les éditeurs *princeps*), créa par exemple le calque étymologique

<sup>22</sup> Les citations suivantes permettent d'illustrer ces néologismes:

- στιγμὴ δ' οὖν ἐν τῷ ἐκκέντρῳ, ἣτις προσίεται μάλιστα γὰρ πρὸς τὸ στερέωμα, προσαγορεύεται αὔξη = punctus autem in eccentrico qui maxime accedit ad firmamentum appellatur aux sive augis (p. 113 THORNDIKE);
- διαφέρων δ' αὐτῆς ἐστὶ κύκλος ὁ ἑκκεντρος = eius [sc. lunae] vero deferens est circulus eccentricus (p. 114 THORNDIKE);
- τὸ δ' ἀνώτερον τοῦ τόξου τοῦ ἐπικύκλου τὸ μεταξὺ τῶν δύο στάσεων μετελημμένον, λέγεται διόρθωσις (...) τὸ δ' αὖ κατώτερον τοῦ ἐπικύκλου τόξου, τὸ δὲ μεταξὺ τυγγάνων τῶν δύο στάσεων παλινόστησις λέγεται = arcus autem epicycli superior inter duas stationes interceptus dicitur directio ... arcus vero epicycli inferior inter duas stationes dicitur retrogradatio (p. 115 THORNDIKE).

<sup>23</sup> Cf. ELTER 1899, col. 39.

ἡλιοστάσιον pour *solsticium*, et employa également τόξον parallèlement à περιφέρεια pour «arc de cercle»<sup>24</sup>.

La traduction n'est au reste pas exempte de bizarreries stylistiques. Ainsi, le recours fréquent à des groupes nominaux de la forme ἐν τῆς γῆς ἐπιφανείᾳ, avec omission de l'article qui devrait précéder le nom subordonnant, ne laisse pas d'étonner. Ce phénomène est pourtant présent jusque dans le titre du texte grec, où on attendrait l'article τῆς en accord avec κυκλικῆς θεωρίας. Sur le plan même de la simple correction linguistique, l'élision occasionnelle de ὅτι surprend au premier abord. On en trouve pourtant au moins une occurrence dans les œuvres de Maxime Planude, dans sa traduction des *Métamorphoses* d'Ovide<sup>25</sup>.

De telles bizarreries sont évocatrices d'une version préliminaire qui n'était pas destinée à une publication telle quelle, mais qui, contrairement à celle des *Disticha Catonis*, ne fut jamais révisée par la suite. Dans le même ordre d'idées, on relève le recours fréquent à l'optatif d'affirmation atténuée et l'emploi massif de particules modalisatrices comme δήπου, δήπουθεν, τάχ' ἄν et πως, qui ne correspondent pas au texte latin et font penser à un traducteur jeune et peu sûr de lui. On peut tirer des conclusions semblables de la présence de tics de langage excessivement marqués, comme la répétition incessante des ἤδη et des γε.

Comme dans le cas d'autres traductions réalisées sans conteste par Maxime Planude, la méthode est fidèle sans être littérale<sup>26</sup>. Elle n'est, au demeurant, pas exempte de non-sens, de contresens, de faux-sens et de maladresses de traduction, sans doute favorisés parfois par les difficultés du déchiffrement, comme dans ce passage difficile portant sur les mouvements des planètes (p. 114-115 THORNDIKE):

<p>ἂν γοῦν δύο γραμμαὶ ἀπὸ τοῦ τῆς γῆς κέντρου ἔστ' ἂν ἐγκλείσωσι τὸν ἐπίκυκλον ἤδη ἀχθῶσιν, ἐξ ἑνὸς τῆς ἀνατολῆς μέρους καὶ τοῦ λοιποῦ τῆς δύσεως μέρους, τὸ δὴ ἀπτόμενον ἐκ τοῦ τῆς ἀνατολῆς μέρους σημεῖον, στάσις λέγεται πρώτη. ἢ δ' ἀπτομένη στιγμή ἐκ τοῦ τῆς δύσεως μέρους δευτέρα λέγεται στάσις. καὶ ὅταν ὁ πλανήτης ὑπάρχη ἐν ὁποτεραοῦν ἤδη ἐκείνων τῶν στάσεων, τοῦ δὴ τόξου λέγεται στάσις. (...) τῆς σελήνης δ' οὐκ ἀποδείκνυται στάσις ὀρθῆ ἢ παλινωστοῦσα, ὅθεν οὐδὲ σελήνη λέγεται στατική ὀρθῆ ἢ παλινωστοῦσα διὰ τὴν τῆς κινήσεως ἤδη αὐτῆς ταχυτῆτα τῆς ἐν τῷ ἐπικύκλῳ.</p>	<p>si igitur due line ducantur a centro terre ita quod includant epicyclum, una ex parte orientis, reliqua ex parte occidentis, punctus contactus ex parte orientis dicitur statio prima, punctus vero ex parte occidentis dicitur statio secunda.  et quando planeta est in alterutra illarum stationum, dicitur stationarius. (...)  lune autem non assignatur statio, directio vel retrogradatio, unde non dicitur luna stationaria, directa vel retrograda propter velocitatem motus eius in epicyclo.</p>
--	--

Si donc deux lignes partant du centre de la terre sont tracées jusqu'à inclure l'épicycle, l'une venant de la partie orientale et du reste de la partie occidentale, le point de contact oriental est appelé première station, et le point de contact occidental est appelé deuxième station. Et

<sup>24</sup> Cf. l'édition *princeps* par TIHON et al. 2001, en part. 17-18.

<sup>25</sup> Plan. *OvP.* 2,81 PΑΡΑΘΗΜΟΠΟΥΛΟΣ-TSABARI: θαυμάζει τοίνυν ἢ τοῦ Ἀγήνορος παῖς, ὅθ' οὕτως ἐστὶν ἐκπρεπής, ὅτι μηδένα πόλεμον ἀπειλεῖ (= *Ov. Met.* 2,858-859): (...) *miratur Agenore nata / quod tam formosus, quod proelia nulla minetur*). Cette élision était peut-être autorisée aux yeux de Planude par les cas où la conjonction semble être élidée dans la poésie épique (sur ce phénomène cf. WEST 1982, 10 et n. 11).

<sup>26</sup> Cf. PAVANO 1987 (qui souligne la possibilité d'utiliser la traduction de Maxime pour établir le texte cicéronien); PΑΡΑΘΗΜΟΠΟΥΛΟΣ 1999, liii-liv.

quand une planète se trouve être dans l'une ou l'autre de ces stations, on parle de station de l'arc. (...) Mais on ne montre pas de station droite ou rétrograde de la lune, d'où vient que la lune n'est pas appelée stationnaire, droite ou rétrograde, à cause de la vitesse de son mouvement dans l'épicycle.

Dans la première phrase, ἐξ ἐνὸς τῆς ἀνατολῆς μέρους καὶ τοῦ λοιποῦ τῆς δύσεως μέρους est un contre-sens, car en latin *una* et *reliqua* doivent être analysés dans leur contexte comme des nominatifs féminins singuliers reprenant le pluriel *linee*: le traducteur aurait donc dû écrire μία ἐκ τοῦ τῆς ἀνατολῆς μέρους καὶ ἡ λοιπὴ ἐκ τοῦ τῆς δύσεως μέρους, «l'une (*sc. ligne*) venant de la partie orientale et l'autre de la partie occidentale». Dans la traduction de la seconde phrase latine, τόξου στάσις est un non-sens, tandis que «Maxime» aurait dû rendre *stationarius* par στατικός, comme il le fait plus bas, à la fin du paragraphe, avec στατική = *stationaria*. En l'espèce, le non-sens a peut-être été favorisé par une difficulté de déchiffrement, car le ductus de *stationarius* peut être proche de celui de *statio arcus*; mais la leçon *statio arcus* n'est pas attestée ici d'après l'édition de THORNDIKE, laquelle n'indique dans l'apparat aucune variante pour le mot *stationarius*. Enfin, dans la dernière phrase de cette section, on attendrait διόρθωσις pour *directio*, plutôt que ὀρθή qui traduit *directa*: il est probable que «Maxime» lisait *directa* dans son manuscrit. Dans la suite de la phrase, il s'adapte à la syntaxe latine en omettant la conjonction ἢ entre στατική et ὀρθή, laquelle est attendue en grec même si *stationaria* et *directa* sont juxtaposés en asyndète en latin.

La recherche d'élégance qui caractérise les traductions de Maxime Planude est apparente dès la première phrase du traité, avec l'introduction d'un optatif d'affirmation atténuée (ἄν ... διαίροίμεν) au lieu de l'indicatif latin (*distinguimus*), ainsi qu'avec la périphrase Μετιέναι δὴ τὰ περὶ τῆς σφαιράς βουλόμενοι pour *Tractatum de spera* – expression dont on a déjà vu qu'elle était rendue différemment dans le titre de l'ouvrage, cette recherche de variété dans les traductions d'un même terme ou d'une même expression étant également caractéristique de la méthode de Planude<sup>27</sup>. Qui plus est, on trouve de nombreux autres exemples d'amplification élégante tout au long du traité, dont un des plus frappants est sans doute celui-ci, employé pour introduire une citation poétique anonyme (p. 103 THORNDIKE):

<p>ὄτου χάριν καὶ τις τῶν ποιητῶν δαυιλῶς ἦσέ που· ὀρθὰ πορεύεται, λόξ' ἄπο πίπτει καρκίνου ἄστρου, ἔστ' ἂν ὁ Τοξότης δρωπακίζη· λοιπὰ δὲ ζώδια ἀνίσχει λοξῆ, καταβαίνει τ' ὀρθῆ στοιβη.</p>	<p>unde versus: recta meant, obliqua cadunt a sidere Cancri donec finitur Chiron; sed cetera signa nascuntur prono, descendunt tramite recto.</p>
--	---

C'est pourquoi l'un des poètes a chanté avec largesse:

Ils avancent tout droit, retombent obliquement de l'astre du Cancer,

Jusqu'à ce que le Sagittaire n'applique un onguent dépilatoire (*sic !*), mais les autres signes du zodiaque

S'élèvent avec une bourre (*sic!*) oblique, et descendent avec une bourre droite.

<sup>27</sup> Cf. en part. PPATHOMOPOULOS 1999, xlix et n. 114.

Le seul terme *versus* est amplifié par une longue périphrase au vocabulaire recherché (δαυιλῶς, ἀείδω). Toutefois, «Maxime» n'est manifestement pas parvenu à composer des hexamètres dactyliques métriquement acceptables. En outre, il emploie des termes peu communs (δρωπακίζω, στοιβή) dont le sens est problématique dans ce contexte, et il recourt à tort à la forme ἄπο avec anastrophe<sup>28</sup>. Cette citation exemplifie ainsi la qualité inégale de la traduction des vers, mettant certes en œuvre de nombreuses ressources afin de rester fidèle au sens des vers latins, mais sans atteindre un résultat satisfaisant sur les plans métrique et linguistique.

À première vue, de tels défauts pourraient sembler interdire d'attribuer à Maxime Planude quelque rôle que ce soit dans cette traduction. Toutefois, certaines de ses œuvres avérées contiennent une proportion notablement élevée d'hexamètres médiocres, voire faux – en particulier son *Idyllium*, qui constitue pourtant sa plus longue composition en hexamètres dactyliques<sup>29</sup>. D'autres, comme ses *Épigrammes*, révèlent en revanche une plus grande maîtrise des contraintes propres à ce vers<sup>30</sup>. L'étude d'ensemble de la technique hexamétrique de Planude reste à mener: en confirmant une possible tendance à l'amélioration de ses hexamètres au fil du temps, elle permettrait peut-être de préciser la datation de certaines de ses œuvres<sup>31</sup>. Peut-être permettrait-elle également de distinguer dans le corpus planudéen l'apport de collaborateurs demeurés anonymes. En tout état de cause, loin d'être rédhibitoire, la maladresse des hexamètres constitue en réalité une caractéristique majeure de certaines œuvres planudéennes.

Un second exemple permet d'illustrer d'autres aspects des difficultés rencontrées par «Maxime» dans les passages versifiés:

ποῦλος ἀεὶ μετέωρος ὃδ' ἡμῖν πῶς τελέθει γε, ἀλλ' ἔγ' ὑπαὶ πόδεσ' ὀρφνὰ στιζ λάβε νέρτεροι γῆθεν	hic vertex noster semper sublimis, at illum sub pedibus Styx atra tenet Manesque profundi (Verg., <i>Georg.</i> 1,242-243; THORNDIKE p. 87)
---	--

Ce pôle est toujours au-dessus de nos têtes,

Mais sous nos pieds une rangée (ou: le Styx) le retient, les êtres infernaux de (sous) la Terre.

Ce distique est plus proche d'une métrique acceptable, mais la fin du second vers demeure problématique (même en supposant que στιζ résulte d'une faute d'iotacisme par un copiste). De plus, l'élision πόδεσ' du datif pluriel πόδεσσι est sans parallèles à notre connaissance. Or, tandis que le premier vers peut sembler parfaitement satisfaisant sur le plan lexical et métrique, il est retraduit différemment vers la fin du texte:

ποῦλος (sic) γ' αἰὲν ὃδ' ἄν πέλεται ἄμμιν μετέωρος	hic vertex noster semper sublimis (THORNDIKE p. 105)
--	---

<sup>28</sup> Καρκίνου est ma correction du texte: les manuscrits donnent καρκίνε ou καρκίνε'.

<sup>29</sup> Cf. PONTANI 1973, en part. 8-10.

<sup>30</sup> Cf. TAXIDIS 2017, 32-34.

<sup>31</sup> Cf. PONTANI 2012, 203-204.

Ce pôle se trouve toujours au-dessus de nos têtes.

Il est permis de spéculer que l'intention ayant présidé à cette retraduction du même vers était de supprimer les particules quasiment explétives *πως* et *γε*. Cet effort témoigne d'un souci de perfection formelle, qui contraste avec le niveau inégal de la versification. Quoi qu'il en soit, «Maxime» n'a pas trouvé le temps d'harmoniser ses choix de traduction, ce qui confirme l'abandon du projet avant sa révision finale.

En somme, s'ajoutant à l'intérêt que pouvaient susciter le contenu astronomique et la forme prosimétrique du *Tractatus de spera*, la manière de le traduire nous semble livrer un faisceau d'indices suffisant pour l'attribuer à Maxime Planude ou à son entourage. Néanmoins, des bizarreries stylistiques et des faiblesses de la technique hexamétrique nous invitent à poser la question du rôle exact qu'a joué Planude dans la rédaction de ce texte: en était-il l'auteur unique, ou s'agit-il d'une traduction réalisée avec un ou plusieurs collaborateurs? Ou bien encore, s'est-il contenté de superviser tout ou partie d'un projet dont il avait été l'instigateur, mais qui demeura inachevé? De manière plus générale, considérant l'abondance de sa production écrite et ses fonctions de chef d'école, il semble possible que des élèves ou des collaborateurs aient participé de manière anonyme à la production de certains de ses textes. En l'espèce, ces questions doivent demeurer, au moins provisoirement, sans réponse, mais elles méritent d'être posées, non seulement pour cette traduction mais sans doute aussi pour d'autres parties du vaste corpus planudéen.

Avant de conclure, nous pouvons nous interroger sur la place qu'occupait, dans la tradition du *De spera*, l'exemplaire de traduction utilisé dans ce milieu remarquable. Il est parfois possible d'identifier avec certitude des fautes dans l'exemplaire de traduction, par exemple:

ἀργὸς ἔτος κεράτεσσιν ἀνοίγει χρυσέοις ταῦρος, κῆναντίου χαζόμενος δὲτ' αἰτίοις νότοιο.	candidus auratis aperit cum cornibus annum Taurus et adverso cedens canis occidit astro. (Verg., <i>Georg.</i> 1,217-218; THORNDIKE p. 95)
--	--

Le blanc taureau ouvre l'année avec ses cornes d'or,  
Et se couche en cédant la place aux causes du sud opposé.

αἰτίοις traduit manifestement *causis* au lieu de *canis*, et νότοιο *austro* au lieu de *astro*. On peut noter au passage que la versification est à nouveau bancal, puisque le second «vers» (κῆναντίου – νότοιο) ne constitue pas un hexamètre.

On peut également relever des omissions potentiellement significatives d'un point de vue stemmatique, par exemple:

- p. 83 THORNDIKE: *sed prius oriuntur et occidunt illis qui sunt iuxta orientem, et huius nulla alia causa est nisi tumor terre*, omis par les manuscrits ACIM, est également omis par «Maxime».
- p. 89 THORNDIKE: *item intelligatur corpus quoddam – est in alio signo*, omis par le manuscrit K, est également omis par «Maxime».
- p. 95 THORNDIKE: *scilicet cosmicus, cronicus et eliacus*, omis par le manuscrit A, est également omis par «Maxime».

Enfin, on peut noter que la version grecque fait commencer le livre 4 à *imagnetur autem circulus quidam* (p. 110 THORNDIKE), comme le fait le manuscrit Q à la différence de tous les autres représentés dans l'apparat de THORNDIKE. Ces quelques indices tendent à montrer que la version grecque représente une branche inconnue jusqu'à présent de la tradition latine. Toutefois, en l'absence d'une étude stemmatique approfondie de la tradition du *De spera*, il n'est pas possible de préciser la place de l'exemplaire de traduction dans la tradition du *Tractatus de spera*. On peut en revanche commenter une série d'omissions qui ne se retrouvent dans aucun des manuscrits cités par THORNDIKE et paraissent donc être autant d'interventions volontaires de «Maxime».

En effet, on constate tout d'abord l'omission, immédiatement après le proème du traité, de la définition de la sphère selon Euclide (*Spera igitur ab Euclide – ab arcu semicirculi circumducto*, p. 76-77 THORNDIKE). On relève ensuite l'omission de la plupart des noms d'auteurs dans les deux premiers livres, le contenu des citations étant ainsi repris au compte de «Maxime» (sauf le nom de Ptolémée à la p. 84 THORNDIKE, et de Ptolémée et d'Alméon à la p. 90 THORNDIKE). Les références autoriales continuent d'être omises dans le début du troisième livre, puis réapparaissent soudain à partir de la référence à Alfraganus, p. 104 THORNDIKE. À propos de ce changement, il est remarquable que, dans les manuscrits M et A de la version grecque, une fenêtre est laissée vide juste après la citation introduite par *Unde versus*, reproduite ci-dessus (= p. 103 THORNDIKE). Cette fenêtre, qui ne correspond à aucune omission par rapport au texte latin, intervient peu avant la réapparition des noms d'auteur, portant à croire que l'archétype du texte grec présentait une césure à cet endroit.

Ce phénomène d'omission des références autoriales est sans parallèles à notre connaissance. L'interprétation la plus économique nous semble être que la césure correspond à une inflexion du projet d'ensemble: à une idée première consistant à mettre en circulation une version grecque du *De spera* expurgée de la plupart des noms de sources ne relevant pas de l'astronomie ptoléméenne, aurait ainsi succédé un projet de traduction sans omissions. La volonté de dissimuler les sources non-ptoléméennes du texte permet notamment d'expliquer l'omission de la définition euclidienne: une fois supprimés les noms d'auteur, cette définition de la sphère aurait fait doublon avec la définition de la sphère selon Théodose qui la suit immédiatement. La modification du projet en cours de route a peut-être constitué un facteur supplémentaire ayant découragé «Maxime» de veiller à la révision et à la diffusion du texte.

#### Bibliographie

- F.B. BREVART, *Johannes von Sacrobosco. Das Puechlein von der Spera*, Göppingen 1979.
- A. ELTER, *De Archyta Maximo sim.*, in A. ELTER & L. RADERMACHER (eds.), *Analecta graeca*, Bonn 1899, col. 37-48.
- S. MARTINELLI TEMPESTA, *Per un repertorio dei copisti greci in Ambrosiana*, in F. GALLO (ed.), *Miscellanea graecolatina*, 1, Rome 2013, 101-153.

- E. GAMILSCHEG et al., *Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600*, 3/A, Wien 1997.
- C. HUFFMAN, *Archytas of Tarentum. Pythagorean, philosopher and mathematician king*, Cambridge 2005.
- V. KONTOUMA, *Vestiges de la bibliothèque de Dosithée II de Jérusalem au Métochion du Saint-Sépulcre à Constantinople*, in A. BINGGELI et al. (eds.), *Bibliothèques grecques dans l'Empire ottoman*, Turnhout 2020, 259-289.
- E. MIONI, *Bessarione scriba e alcuni suoi collaboratori*, in R. AVESANI (ed.) *Miscellanea marciana di studi bessarionei*, Padua 1976, 263-318.
- E. NICOLAIDIS, *Scientific exchanges between Hellenism and Europe. Translations into Greek, 1400-1700*, in P. BURKE & R. PO-CHIA HSIA (eds.), *Cultural translation in Early Modern Europe*, Cambridge 2007, 180-191.
- E. NICOLAÏDIS, *Science et Orthodoxie. Des Pères grecs à l'époque de la mondialisation*, Paris 2018.
- V. ORTOLEVA, *Maximus Planudes. Disticha Catonis in graecum translata*, Rome, 1992.
- A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος*, Konstantinopolis 1884.
- A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, 4, Saint-Pétersbourg, 1899.
- A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, 1, Saint-Pétersbourg 1891.
- M. PAPATHOMOPOULOS, *Anicii Manlii Severini Boethii De consolatione Philosophiae. Traduction grecque de Maxime Planude*, Athens, etc. 1999.
- M. PAPATHOMOPOULOS, *Κάτωνος γνῶμαι παραινετικάί δίστιχοι*, Athens 2010.
- A. PAVANO, *Osservazioni sul Somnium Scipionis di Cicerone tradotto in greco da Massimo Planude*, in *Sileno* 13, 1987, 175-196.
- F.M. PONTANI, *Maximi Planudis Idyllium*, Padua 1973.
- F.M. PONTANI, *Esametri nonniani e mappae mundi. L'epigramma di Massimo Planude per la Geografia di Tolomeo*, in C. GALLAZZI et al. (eds.), *Intorno al papiro di Artemidoro. Geografia e Cartografia. Atti del Convegno Internazionale del 27 novembre 2009 presso la Società Geografica Italiana*, 2, Rome 2012, 197-217.
- F.M. PONTANI, *Scholarship in the Byzantine Empire (529-1453)*, in F. MONTANARI, et al. (eds.), *Brill's companion to Ancient Greek scholarship*, 1, Leiden 2015, 297-455.
- G. RONCHI, *Il Trattato de la Spera volgarizzato da Zuccherò Bencivenni*, Florence 1999.
- W.O. SCHMITT, *Lateinische Literatur in Byzanz. Die Übersetzungen des Maximus Planudes und die moderne Forschung*, in *Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft* 17, 1968, 127-148.
- I. TAXIDIS, *Les épigrammes de Maxime Planude*, Berlin 2017.
- L. THORNDIKE, *The sphere of Sacrobosco and its commentators*, Chicago 1949.

A. TIHON, *Science in the Byzantine Empire*, in D.C. LINDBERG & M.H. SHANK (eds.), *The Cambridge history of science*, 2. *Medieval Science*, Cambridge 2013, 190-206.

A. TIHON et al., *Une version byzantine du Traité sur l'astrolabe du Pseudo-Messahalla*, Louvain-La-Neuve 2001.

R.B. TODD, *The title of Cleomedes' treatise*, in *Philologus* 129, 1985, 250-261.

M.L. WEST, *Greek metre*, Oxford 1982.

M. WITTEK, *Manuscripts et codicologie*, in *Scriptorium* 7, 1953, 274-297.